

**[26 février, Paris]**

26 février. 1957. Vingt heures.

Comme dit la chanson : « Qui sait ? Qui sait ? Qui sait ? » Évidemment si je n'écris rien sur ce journal, c'est que le rien ne s'écrit pas. Mais il y a une autre raison : vague superstition ; l'éditeur en cours, semblant apprécier... Un des lecteurs même, m'ayant écrit son « estime », et demandé à venir le voir, ce que je ferai samedi, bref, une forme semblant se dessiner... [sic] Je suis à Paris pour une quinzaine de jours ; dont dix dus à congé de maladie.

Le médecin de Pougues a diagnostiqué une névrose anxieuse : ronds devant les yeux, mouches dorées, saignements de bouche. Nous sommes donc venus au Pont-Neuf. De plus, ce cahier, je ne l'emmène pas à Pougues. Mais la campagne, ce calme pluvieux, il y a des moments où je commence à en avoir marre. Mon père fait des démarches pour ma nomination à Paris l'an prochain.

À Pougues, on nous aime bien, et à Nevers. Et pas d'aventures, sauf l'esquisse d'une, avec une... prof adjointe de sténo. De toute façon, mieux vaut que ce cahier reste ici.

Mes parents vont bien. Et enfin, l'affaire de mon père semble rapporter. On a même eu droit, Marcelle et moi, à une liasse assez grosse de billets. (C'est ma mère bien sûr qui l'a fait comprendre à mon père.)

Ces derniers temps, à Pougues, je sombrais vraiment dans le cafard le plus total. Ah ! Tous ces refus, et aussi, cette continuelle recherche pour le roman en cours.

[11 avril, Paris]

11 avril. 1957. 13 heures.

Tas d'évènements résumés en un seul : mon roman est accepté.

Comment ? Par Kanters, aux éditions Denoël, boîte assez importante et bien vue.

Quand ? Il y a un mois environ. Certes, on m'a demandé de l'élaguer (ce qui est fait), j'y ai enlevé cent cinquante pages sur les sept cent quatre-vingts. Hier, l'ai porté à Kanters qui va le faire relire ainsi transformé, par un nouveau lecteur, mais il m'a bien laissé entendre « qu'il n'y aura pas de catastrophe ».

Et voilà ! Le contrat sera bientôt signé, et le livre devra sortir en septembre (pour les prix !) a dit Kanters.

En apprenant tout cela, ma santé au lieu de s'améliorer a empiré. J'ai eu une vraie secousse. Maintenant, peu à peu, je commence à m'en sortir. À cause de ma gorge, suis en nouveau congé d'une semaine. Demain, repars à Pougues ; ma mère viendra avec nous. Deux jours de cours, et c'est Pâques. Après quoi, retour à Paris, puis nous irons quelques jours à Trouville.

Et alors ? Quel effet sur moi ? Tout doucement je m'y habitue. Pensé-je au succès ? Non. Je n'y crois pas beaucoup. Pourtant, je sens que j'apporte quelque chose de neuf et d'important. J'ai vu le premier lecteur : David Guerdon. Sympa. Depuis lors, échange amical de lettres.

Par des recoupements j'ai appris qu'il avait dit à Kanters, au moins deux fois, et encore cette semaine : « Ce roman me travaille » et Kanters a ajouté : « Vous savez, pour que ça arrive deux mois après la lecture du roman, c'est un signe », cela pour corroborer le fait que je n'avais pas de « catastrophe » à craindre de la part du nouveau lecteur à qui sera soumis mon roman « épuré ».

Il m'a dit cela, hier. C'est chic de la part de Guerdon (à qui j'écris déjà « David » et qui répond « Boris »).

D'ailleurs j'ai l'impression que Kanters (directeur littéraire) tient à le publier. En ce moment, vrai casse-tête pour trouver le titre.

[7 mai, Paris]

7 mai 1957. Treize heures.

Le nouveau lecteur de mon roman épuré (une lectrice) le trouve encore trop long ; d'une cinquantaine de pages. Par le fait des coupures, il paraît que certains passages trop semblables se trouvent trop rapprochés, en particulier les moments de sommeil.

Peut-être, puisque j'ai eu le tort de ne pas me relire. Mais Kanters m'a dit d'attendre car il a donné le livre à celui des deux lecteurs qui l'avait le plus apprécié, et il veut ensuite le revoir lui-même. En tout cas, il m'a dit par téléphone que son accord restait évidemment valable, sous les la réserve tout aussi évidente d'y apporter les corrections nécessaires. On n'y peut rien. Et l'âge avance : dans vingt-et-un jours, j'aurai trente-quatre ans. Par instants, un vertige me saisit : où en suis-je ? Et qui ? veut me tromper ? [sic] Et les promesses d'adolescence ? À moi de résister et vaincre...

Vaincre parmi les sournois (gens et troubles physiques...). Bref vaincre. Vaincre et gagner et non vaincre et perdre.

Tout à l'heure, dans une anthologie du roman américain, je viens de lire qu'il est des débuts à trente-cinq ans. Et pourquoi pas ? Gide, Mauriac, etc. Et même Rousseau, etc. D'ailleurs, en tout, n'ai-je pas été « tardif » ? Études, profession. Une certaine aisance. Sauf peut-être pour le génie, à quoi tout le reste doit d'être un peu « amoindri » [sic]. Mais je vaincrai.

Pâques sont passées. Nous sommes allés (ma mère, Marcelle et moi) près de Trouville, Hennequeville, dans un petit hôtel épatant, à patronne accorte. Dix jours de plage nue qui fouettent les poumons. Mon père (dont les affaires progressent) payait tout cela. Puis (après maints bons repas) retour à Pougues, et, cette semaine, avant d'arriver lundi à Paris, tournée de quelques châteaux de la Loire (que je ne connaissais pas). Splendide. Nous y retournerons.

Dimanche prochain, fiançailles de *Cérou* : nous serons douze. Avec une petite collègue de la grosse boîte (Garodrich) où il est dessinateur industriel.

C'est commode dans ce métier de professeur (technique ! certifié ! tant pis pour l'agrég – qui n'existe pas en Lettres modernes) de ne travailler que dix-huit à vingt heures par semaine, heures groupées, surtout que je ne prépare jamais mes cours.

Aurai-je la gloire ? Gloire !

Les desseins de Dieu...

**[21 mai, Paris]**

21 – 5 – 57. Douze heures.

La semaine dernière, Kanters m'a présenté à l'attachée de presse ; il doit m'envoyer d'ici peu un projet de contrat. Le titre : *Droit d'asile* [sic] (à moins qu'il ne soit déjà pris []). Je fais les dernières retouches à mon manuscrit.

Du côté de l'administration ce sont de tels idiots ! Bande de cons !

Et la semaine prochaine j'aurai trente-quatre ans ! Déjà ! Et encore ! Toujours ! Mais heureusement qu'il y a...

[4 juillet, Paris]

4 juillet. Dix-neuf heures. [19]57.

Pendant, à Nevers, ces cons du collège ont organisé une pétition contre moi [sic] : n'ai pas donné assez de devoirs aux élèves. Ils sont cinglés, puisque j'étais malade : tout au moins, j'avais les certificats !

De sorte que le 1<sup>er</sup> juillet, Marcelle et moi avons quitté Pougues définitivement – du moins j'espère – et qu'à présent, d'ici notre départ à [La] Croix-Valmer, mardi, nous sommes à Paris. Marcelle se prépare doucement, moi, vais au Bain Royal où je retrouve depuis dix ans les mêmes têtes. Ici, en ce moment, torrides chaleurs (trente-trois degrés à l'ombre !). Ai porté *Caroline* (notre 4 cv décapotable) au garage pour tout faire vérifier. Mes parents vont sans doute aller à Moscou où mon père devra traiter pour ses affaires d'importation de pétrole. Il a drôlement développé son affaire en dix ans !

Au début août, Marcelle et moi devons rejoindre ma mère à Cabris – en principe – et au 1<sup>er</sup> septembre, être de retour pour le service de presse du livre. Puis, pour n'être pas loin de Paris, (selon le conseil de l'attachée de presse Madame Bessis) irons terminer les vacances à Hennequeville. Et voilà !

Ai rencontré Obaldia, puis, un autre jour, Queneau.

Obaldia a légèrement accusé le coup à l'annonce de la sortie de mon livre. Pourtant, il n'a rien à se reprocher. À maintes reprises, il a répété : « Eh bien ! quelle bonne nouvelle vous m'annoncez là ! » Il m'a demandé si l'avance de quatre-vingts mille m'a été versée d'un coup ou en deux fois. Elle l'a été d'un coup. Il a alors hoché la tête pensivement genre « le veinard ! Et moi... ».

Quant à Queneau, je l'ai accosté, lui ai dit, et il a souri, m'a félicité, dit qu'il n'était pas jaloux. Pourquoi ? Anxieux que ma simplicité franche puisse paraître agressive !

Le mieux fut Arland : lui avait vraiment bataillé pour mon roman. J'ai été le voir aujourd'hui, après le bain. Grand bureau à pénombre surchauffée, et il fumait, accablé. Longtemps il est resté songeur, et quand je lui ai rappelé qu'il avait trouvé à mon roman des qualités, il a répondu : « Frappantes. J'y pense encore aujourd'hui, après tant de mois et de manuscrits – il souriait – c'est un signe. »

Mes vers – puisque mon livre sort – paraîtront peut-être en octobre. Je dois le revoir en septembre. Lui et Queneau ont dit que mon livre était bon.

Marcelle vient de remonter avec deux langoustes. Chaque soir nous et tout Paris allons chercher le frais à Vincennes ou Boulogne.

En attendant, ai laissé un peu mon roman en cours, vu tout ce que j'ai à faire vis-à-vis de celui à paraître (prière d'insérer, notice publicitaire, etc.). Vais le reprendre après la correction des épreuves qui me parviendront à l'hôtel [à] Sylvabelle. D'ici là, repos ; ou bien, sans reprendre mon roman, faire une « pochade » comme tant d'autres font...

[31 août, Paris]

31 – 8 – 57. Onze heures.

Que de choses ! Suis pour trois jours à Paris pour signer mon service de presse. Le livre est sorti ; il est là, je le regarde, le palpe. Tout et tout ! Qu'est-ce que ça va donner ? De nouveau recours à...

Et les vacances ! Faudrait tout raconter : les jours de *Caroline* (l'auto) découverte, sans se presser, avec détours admirables (Pont du Gard, Uzès) et hôtels « luxe » ! Et restaurants *id.* Sylvabelle, cap Mimosas, toujours aussi beau, et où nous sommes devenus amis (on doit s'écrire et se revoir) avec certains pensionnaires.

Le Levant : notre île nous attendait : changée, moins charmeuse peut-être, mais tout de même, assez irrésistible.

Et enfin Cabris : là, ma mère nous a rejoints : elle a fait avec mon père (qui lui a rejoint le Mont-Dore) un inoubliable voyage à Moscou, auquel elle rêvait depuis trente-cinq ans ! Tout y est changé, mais, courant partout, elle a pu retrouver des souvenirs : son ancienne maison, etc.

Tout à l'heure, reprends le train [*Le*] *Mistral*. Suis complètement abruti, suis revenu à sept heures du matin, après avoir erré, dansé, raccompagné, mais rien de plus.

Et voilà ! Nous reviendrons autour du 7 25...

[27 septembre, Paris]

27 – 9 – 57. Vingt-et-une heures.

En effet, nous revoilà. Le livre à peine sorti, déjà on en parle dans la presse (*Combat*, [*L'*] *Express*) ; d'autres vont suivre.

Certes, ce ne sont pas encore des articles de fond, et il ne semble pas y avoir de succès commercial. Mais peut-être que cela viendra. Mercredi je dois passer à la télévision, plus tard, à la radio. À la revue *NRF* mon livre plaît.

Dans d'autres journaux, j'ai eu des notules désagréables (*Demain*, *Arts*) et – paraît-il – un journal belge. On verra. Mais le plus curieux, c'est que mon père semble prendre la chose avec acrimonie. D'ailleurs, administrativement parlant, mes affaires sont moins bien. Il ne semble pas que ma nomination à Paris soit possible. Donc, retour à Nevers... Mais mon esclandre de juin dernier devant l'Inspecteur d'Académie me vaut une visite médicale – pour lundi – devant un psychiatre à la Charité-sur-Loire pour une mise éventuelle en congé de longue durée.

Ce serait bien. Mais sinon ?

Tant pis : on verra bien.

Par ailleurs, rien. Demain, ma mère revient de Cabris. Après mon retour de Paris, mes vacances y ont bien continué (à La Chèvre d'Or) ; puis, retour par Grenoble, où nous sommes restés deux jours à deux mille mètres avec les Bastien, rencontrés à Sylvabelle. Ce fut magnifique.

Maintenant, Paris, qui, toujours, bien que partiellement cette fois-ci, et sous une forme différente, me réserve, après les vacances une ambiance hostile.

Il est vrai : de quoi me plaindrais-je ? Qui, l'an dernier, eût pu, pour moi, espérer autant ? Ceci est le commencement pour lequel j'ai tant imploré Dieu... et alors... et alors... mais je ne peux pas finir...

[1<sup>er</sup> octobre, Paris]

1<sup>er</sup> octobre 1957. Vingt heures.

Hier à La Charité, le jeune psychiatre m'a accordé six mois de congé, renouvelables. Nous avons eu une longue conversation ; j'ai été tout à fait franc avec lui, et il a vu que le congé m'arrangeait. Aussi, l'ai-je obtenu. D'ailleurs, dans l'état continu de tension où je me trouve, c'était bien la meilleure solution.

J'ai remercié le toubib. Pendant que je l'attendais, j'ai pu voir les filles dans les couloirs de l'hospice.

Demain, je passe à la télé.

Au téléphone, Pierre Dumayet m'a dit ce matin qu'il n'avait « jamais lu de livre aussi effroyable que le vôtre » c'est-à-dire « aussi hallucinant ». Et il a ajouté que le livre « lui plaît beaucoup d'ailleurs ». Je dois le voir à six heures, aux Champs Élysées pour préparer l'émission ; et à neuf heures, serai sur la sellette.

On verra...

[6 octobre (1), Paris]

6 octobre. Midi. 1957.

Hier soir, suis passé à la Télévision. Dumayet que j'avais vu d'abord à six heures a répété à quel point il trouvait mon livre étonnant. Et même scandaleux. Avons longtemps parlé. Et a comparé mon héros à un saint. J'ai parlé de Don Quichotte. L'appareil métaphysique du héros : Dumayet est de l'avis de Monique, c'est un fatras.

J'étais d'accord : mais toute obsession dans la mesure où elle profonde, ne peut que s'exprimer ainsi. Pour l'émission, Dumayet ne pouvait tout dire, vu les « téléspectateurs ». Il devait l'édulcorer un peu. À huit heures, nous nous séparâmes. J'allai dîner dans un snack bar de l'avenue Montaigne et à vingt-et-une heures quinze, comme convenu, me présentai rue Cognacq-Jay.

Curieuse ambiance des studios. Éblouissante et torride chaleur des projecteurs. Je savais que mes parents et Marcelle se trouvaient chez les Elkan, pour me voir. D'après eux, j'avais un visage diabolique. L'émission s'est – paraît-il – très bien passée. Dumayet a dit : « Voilà un livre que je ne suis pas près d'oublier. » Après l'émission, Nicole Vedrès m'a dit que l'on parlait pas mal de mon livre. Cette émission l'augmentera encore [*sic*].

Voilà. C'est pas mal. Qui l'eût cru l'an dernier ? Tout de même, peu à peu, et à travers quels marasmes... Un libraire a dit hier à ma mère que de tous les livres récents, le mien se vendait parmi les mieux...

[6 octobre (2), Paris]

Vingt heures.

M'organise dans la liberté. Mais ce trop-plein même provoque une curieuse, pénible sensation de déséquilibre. Surtout dans les milieux des après-midis. Une impression de pesanteur effarante et qui provoque en moi un cafard fou. Cet après-midi, errant dans le Quartier latin, je l'ai ressenti peut-être à cause de la rencontre que j'ai faite du sinistre Nadeau. Un jour, la vengeance se fera.

Ma gentillesse déconcerte ceux qui me lisent... et moi-même.

**[18 octobre]**

18 octobre [19]57. Vingt-et-une heures trente.

Une idée de roman a germé cet après-midi (idée provisoire) : la vie d'un homme dont chaque étape serait une étape de l'histoire de l'humanité. L'enfance serait la Préhistoire ; l'adolescence, l'Antiquité ; la jeunesse, le Moyen-Âge ; la fin de la jeunesse, la Renaissance ; l'âge adulte : les Temps modernes.

Un personnage, faux Christ clochard, rencontré par mon héros, lui expliquerait cela, et mon héros sera envoûté par lui. Car cette marche du Monde vers l'Esprit (et qui n'est pas l'Esprit quoi qu'en dise Hegel) est une marche ratée, qui consiste, à mesure que l'on bifurque vers les techniques, à se retourner pour regarder dans sa direction. Où est le pourquoi ? Comment est-il ? Si mon héros le trouve, l'homme sera sauvé, lui dit le clochard. Alors, envoûté, mon héros essaie. Il échouera, certes ; mais comment ? Et quelle sera la fin ? Je n'en sais rien.

Quant à mon roman en cours, je crois avoir enfin forcé le mur pour mon héros bossu Serge qui « cherche » le mot, celui qui l'a irradié, il y a des années. Ce héros travaillera, partira, et sera peut-être pris dans un cirque. Quel casse-tête, ces deux plans que j'ai choisis.

En attendant, ai la grippe avec Marcelle. Pourrons sortir samedi. Pas d'articles nouveaux sur mon roman. Camus a obtenu le prix Nobel : pharamineux [*sic*]. À son âge (quarante-quatre ans) et n'ayant qu'une si discrète densité ! Il est vrai que Sully-Prudhomme l'obtint contre Tolstoï !

**[18 novembre]**

18 novembre. Onze heures. ([19]57)

Avons fait un tour en Belgique : Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges, Ostende, plages du nord grises et caractéristiques. Trésors médiévaux et richesses indigestes d'Anvers. Ai revu la rue de mon enfance, etc. Au retour ai visité l'extraordinaire cathédrale d'Amiens.

Entre ma mère et Marcelle, brouille. Ma mère, très nerveuse en ce moment, a mal pris certaines « mines » de Marcelle, et crise, terrible. Ma mère doit se ménager. Suis ennuyé. Le médecin lui interdit de revoir Marcelle. Dans tout cela, quelque chose de pénible, surtout que mon père n'en sait rien, et continue à voyager. Et quand ma mère est seule, je vais la voir : plus de sorties à trois. Enfin...

Mon livre n'en est qu'à mille cinq cents exemplaires : c'est peu. Kanters me dit que c'est un bon début. Lui ai passé mes deux pièces. Rien à part ça. Tirillé par de nombreux sujets... Il fait beau, je me promène, lis, travaille, et vis comme beaucoup sans doute aimeraient le faire. Mais l'art, la création, ne laisse pas de repos. Aucun repos véritable. Suis en train de découvrir un romancier : Thomas Wolf [*sic*]. Énorme et puissant. Et beaucoup d'états semblables aux miens. Rêve à des choses vagues...